Isabelle HOUSSIN

LE CHAT

Martin, 9 ans, rangeait son cartable. Ce matin, il avait interro de maths. Il devait traverser les docks 14 et 15 avant d’empreinter la passerelle au-dessus du canal. Il longerait les bassins de radoubs jusqu’à une seconde passerelle et enfin les quais. Il aurait deux kilomètres dans les jambes lorsqu’il arriverait à l’école Victor Hugo. Il aimait beaucoup ce nom, il sonnait clair et c’était rassurant en cette saison. L’éclairage public ne couvrait que les routes empruntées par les automobilistes. Alors, en hiver, matin et soir, il devait s’habituer à l’obscurité qui peu à peu régnait sur les noires eaux stagnantes et atteindre la rue des docks dans la nuit noire. Ses jeunes pupilles se dilataient souplement et il connaissait chaque scintillement, chaque reflet des eaux emprisonnées dans les bassins ou glissant le long des canaux. Il avait appris à se jouer des leurres des eaux troubles, des mirages des chemins sans issue.

Il descendit par l’échelle à barreaux et s’arrêta quelques instants au premier niveau. Il reconnut la musette de Pierrot. En souriant, il avala deux bananes et un morceau de pain beurré. Une vraie friandise. Il tâta de l’index l’intérieur de la pochette afin d’en tirer une barre de chocolat. Pierrot aimait lui faire cette blague. Depuis cinq mois maintenant, il n’avait jamais failli à sa fonction. Il l’appelait Pierr’ptit’déj. Il travaillait dans un chantier près des quais mais poussait chaque jour jusqu’au dock numéro 13 et déposait le casse-croûte au gamin. Ces constructions dataient du début du milieu du XIXème siècle et n’étaient plus que partiellement utilisées par les chantiers navals. La plupart étaient à l’abandon.

Martin rejoignit ses camarades dans la cour de l’école primaire. Ils lui prêtèrent des billes, jeu auquel il était imbattable. Il n’avait pas son pareil pour dégommer les agates que les autres avaient patiemment fait rouler jusqu’à presque toucher le boulard. Il se faisait payer en calots qu’il échangeait ensuite contre des goûters. Il avait établi un tour de rôle de façon à ne pas éveiller l’attention. Il négociait avec une dizaine de copains. Il avait appris à manger peu donc certains quatre heures pouvaient lui faire deux jours. Ce n’était pas négligeable ! Le vendredi, il sollicitait donc les sportifs. Même si cela lui coûtait plus de porcelaines, le jeu en valait la chandelle, le menu était plus copieux et surtout plus gras, atout capital en hiver.

Il rendit son devoir de maths avant tout le monde. Le maître lui tendit son cahier un quart d’heure plus tard en le félicitant d’un clin d’œil entendu. Martin écorna son cahier à la page où un 20 sur 20 s’affichait. C’était devenu un rituel à tel point que le maître envisageait de lui faire sauter une classe. Mais ça n’arrangeait pas les affaires de Martin. Jusqu’à présent, il avait réussi à se débrouiller mais au collège, ce serait une autre histoire. Pour l’heur, il reprit sa lecture en attendant la fin du cours. Les aventures de Huckleberry Finn le transportaient dans les eaux tumultueuses du Mississipi. C’était une version bilingue et sur la page de droite, il lui arrivait de reconnaître des mots que son père lui avait appris autrefois. Martin ne pleurait plus depuis longtemps, six mois exactement mais là, il dut fermer le livre pour ne pas se laisser aller. Il en parlerait peut-être à Narcisse ce soir mais ce n’était pas sûr. Les filles adorent parler alors on ne sait jamais. Il n’en eut pas l’occasion ce jour-là car elle fila avec sa mère à la sortie de l’école sans qu’il ait pu dire un mot.

Il partit vers la ville et s’approvisionna au petit supermarché. Il ramassait chaque pièce qu’il trouvait et quand il avait assez, il achetait l’essentiel : des bougies. Il s’était fabriqué un système de chauffe plat alimenté par des bougies qui lui permettait de manger tiède. Pour la nourriture, il avait ses circuits, les fins de marché, Pierr’ptit’déj et les copains. Il n’achetait que l’huile et le sucre. Mais la cire était un trésor car elle lui permettait de s’éclairer. Voir son visage muer et se durcir et puis avant tout, lire. Lire pour apprendre afin d’être libre et rêver pour rester debout.

Il découpa finement quelques lamelles de pomme de terre afin qu’elles cuisent plus vite. Avec une tranche de bacon, ce soir, ce serait fête. Avant de se coucher, comme à son habitude, il éteignit les bougies et descendit pour jeter un coup d’œil dehors. Un bruit inhabituel le stoppa. Le gamin s’accroupit, se rapprocha d’une coque de chalutier en ferraille et se faufila sous la couverte. A cette heure-ci, il n’y avait guère de gens à flâner dans les docks. Deux silhouettes en traînaient une autre. Elle était secouée de soubresauts chaque fois que sa tête heurtait un obstacle. Martin voulut crier mais il sut que c’était inutile. Il mit sa main sur ses lèvres pour être sûr et suivit les deux hommes à distance. Ils s’arrêtèrent non loin, arrachèrent du sol le corps et le jetèrent dans l’écluse. Ils se retournèrent alors, rebroussant chemin. Martin écarquilla ses prunelles pour graver les deux visages que la lune blanchissait. Il les fit entrer dans la case « pour toujours » de sa cervelle. En quelques secondes, il se précipita vers l’écluse et descendit jusqu’à l’eau. Le jeune corps tressaillait encore. Le gamin prit la gaffe de secours suspendue derrière l’échelle et l’attira à lui. Il fallait le sortir de l’eau au plus vite mais comment. A la guerre comme à la guerre, il parvint à faire passer la tête et les bras entre deux barreaux. C’était sûrement pas très confortable mais ça pouvait lui sauver la vie s’il lui en restait encore une étincelle. Il ramassa la mince haussière cachée sous la varangue et rejoignit le noyé. Il portait une ceinture où l’enfant réussit à attacher sa corde. Maintenant, le plus dur restait à faire. Il remonta les barreaux, fit passer la frêle amarre autour des anneaux rivés au quai et s’arcbouta de toute ses forces. Peu à peu, le corps frémit et entama une lente remontée. « Heureusement que la marée est haute » se disait-il. Lorsque le corps atteignit le dernier barreau, Martin était prêt à abandonner. Il était en sueur, les mains en sang. Il fit rouler le corps sous la carcasse du vieux barlus et avança sa main peureusement. C’était la première fois qu’il voyait un mort. Sauf que celui-ci, comme dans les contes africains que sa mère lui chantait, remua les lèvres et exhala un léger râle. Le gamin, surpris, reprit sa main et retint sa respiration. Prudemment, il sortit de son abri et se dirigea vers le chantier le plus proche. S’ils revenaient, ils tueraient l’homme et lui avec, cette fois-ci. Le plus silencieusement possible, il regagna l’écluse avec sa brouette. Du courage, il lui en fallut pour faire basculer le corps dedans et le ramener jusqu’au dock n° 13. Mais là, il s’avoua vaincu. Pour ce soir, ils resteraient au rez-de-chaussée. Car il lui fallait encore enlever les vêtements mouillés et recouvrir le corps de plusieurs couvertures. Mais quelle stupeur quand il avait enlevé le pull et découvert un soutien-gorge. Il n’osait plus la toucher et pourtant il savait qu’il devait continuer. Coûte que coûte, la sauver. Elle respirait à peine mais elle était en vie. Au matin, elle bougea faiblement. Son regard s’affola puis s’apaisa un peu quand elle vit le gamin. Elle voulait fuir vite avant que les deux hommes ne réapparaissent. Il lui dit doucement qu’il vivait seul, là, au deuxième niveau depuis que son père avait embarqué sur un cargo six mois plus tôt et que personne n’avait jamais repéré son abri. Il l’aida à se hisser là-haut et lui prêta un vieux jogging. Ce soir, il lui ramènerait autre chose. Il savait comment récupérer les vieux vêtements car les gens préféraient abandonner leur sac au pied des conteneurs plutôt que de rouler trois cents mètres de plus et les mettre à l’abri dans un bac de récupération vide. Mais pour Martin, c’était une aubaine. Il s’habillait à bon compte. Il s’étonnait même qu’on puisse être assez riche pour donner de tels vêtements.

Pour une fois, Martin ne s’attarda pas à la sortie de l’école et fila directement vers son refuge. Marguerite s’y trouvait encore, cachée sous les couvertures, recroquevillée. Martin avait trouvé des affaires chaudes et avait puisé de l’eau sur le chantier. Il était chargé comme un mulet. Il soigna ses blessures avec pudeur et respect. Là d’où il venait, il savait combien la chair pouvait souffrir. Dans son pays, c’était la guerre mais il ne savait pas bien pourquoi, seulement que des gens pauvres arrivaient quand même à trouver des armes pour massacrer d’autres gens, noirs comme eux mais qui parfois ne croyaient pas au même dieu ou n’appartenaient pas à la même ethnie. Sa mère lui avait expliqué ça mais une ethnie, il ne savait pas bien ce que c’était et surtout pourquoi ça faisait haïr jusqu’à tuer. Il avait l’impression que tout le monde était pareil, des yeux pour s’émerveiller, de larges bouches pour rire et des mains pour rythmer la musique. Sa mère était morte dans un camp. Son père et lui avaient fui vers l’Europe. Au Havre, il avait fait sa demande d’asile et inscrit son fils à l’école. Puis, il avait trouvé une place sur un chalutier pour des pêches à la semaine. Sans domicile, ils avaient trouvé refuge dans les docks. Le courrier arrivait chez le marin pêcheur. Au début, le gamin passait pour demander quand son père rentrerait. Comme on lui répondait toujours « bientôt, mon bonhomme !», il ne posait plus de question et prenait les lettres en silence. Ca faisait six mois qu’il n’était pas revenu. Martin vivait seul, mentait pour ne pas être enlevé à son père car il était sûr qu’il reviendrait et voulait être là. « Surtout qu’il ne croit pas que je l’ai abandonné. »

Quand il eut fini, Marguerite pleurait.

- « Lorsqu’on est immigré, on est vulnérable. Ton papa, ils l’ont obligé à partir sur un cargo. Il va devoir naviguer des mois et revenir avec presque pas d’argent. Ils mentent tous. Moi, ils voulaient me vendre aux autres. On est tous des esclaves. Moi, j’ai refusé. Alors, ils ont dit qu’ils allaient me tuer pour donner l’exemple. Mais maintenant, nous deux, on va s’en sortir, on est fort ».

- « A l’école, on a appris l’esclavage. Et j’ai bien compris qu’il y avait d’un côté des vendeurs mais de l’autre, il y avait les acheteurs. On n’a pas réussi à savoir qui étaient les plus responsables alors on les a mis ex-aequo. C’est comme toi et moi, on est pareil. »

A la fin de l’année scolaire, on vit Martin et sa jeune « maman » à la fête de l’école. Ils avaient trouvé un logement décent. Main dans la main. Tournés vers l’avenir. Martin attendait toujours son père, il ne tarderait plus. Marguerite cherchait du travail mais surtout ceux qui avaient voulu l’anéantir. Elle ne les laisserait pas s’enfuir sans avoir fait justice. Ils devraient répondre.

Rue des docks, été 2016. Ils vont tout transformer, ce sera une zone commerciale. Un jeune se blottit contre son père. Il regarde les bulldozers démolir son enfance.

- « Ils vont tout reconstruire, Martin. On pourra peut-être même y habiter avec Marguerite si elle veut bien.»

Alors seulement, Martin se redressa et sourit. Ils parlaient d’avenir.